N° 127 — 43e Année — CINQ CENTIMES LE NUMÉRO — (18 Floréal An 109) — Mardi 7 Mai 1901

REDACTION
TOURCOING, rue des Fabricants (près la place de Tricoteur)
TOURCOING, rue VERTE, 53
Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENT
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 30 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

L'EMPIRE DES TSARS

Les démonstrations qui ont accueilli le ministre des affaires étrangères de France à Saint-Pétersbourg, sont interprétées par la presse de tous les pays comme un témoignage éclatant de l'amitié qui unit la Russie et la France et une garantie du maintien de la paix générale.

La pensée française, qui a été si puissante sur le développement de la civilisation russe, poursuit son œuvre commencée par les philosophes de l'encyclopédie et par la grande impératrice Catherine.

Ce doit être un sujet de profondes réflexions pour un Français doué de perspicacité et de philosophie, que de considérer aujourd'hui sur place les dispositions politiques et morales du peuple russe.

L'Empire des Tsars est dans l'état pénible de tout organisme vivant qui est arrivé à une phase décisive de son évolution.

C'est au lendemain de la guerre de Crimée que le grand mouvement réformiste a commencé en Russie. La chute de Sébastopol a produit un immense branlement dans l'Empire des Tsars. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple entier se sont mis à crier : Réformes ! Réformes !

Et le tsar Nicolas conçut le projet de réformer l'empire. Il publia les premiers édits sur l'affranchissement des serfs, dont la situation était la plus barbare à laquelle furent jamais réduites des races humaines.

On pourrait établir certains rapprochements entre ce qui se passa alors en Russie et ce qui se passe aujourd'hui en Chine. La prise de Pékin et les circonstances qui ont accompagné et suivi cet événement inspirent aux Chinois un vif désir de réformes et de progrès. La Cour et les mandarins disent eux-mêmes aujourd'hui : Réformes ! Réformes ! comme les Russes et Nicolas commencèrent à le dire après la guerre de Crimée. C'est ainsi que la civilisation fait son chemin à travers le monde.

On se rappelle que le tsar Alexandre II, continuant l'œuvre de Nicolas, se mit, avec une ardeur extrême, à réformer toute l'organisation judiciaire, administrative et sociale de la Russie. C'est à lui principalement que l'on fait honneur de l'affranchissement des serfs et des mesures qui ont été adoptées pour le rachat progressif des terres qui furent distribuées aux paysans. Alexandre II voulait aller plus loin, il avait positivement conçu l'idée de doter la Russie d'une constitution politique et de représentation nationale qui avait eu de l'analogie avec nos anciens états généraux. Son conseiller et son inspirateur était le grand ministre Loris Mélikoff, arménien d'origine, imbu des principes de justice et de liberté.

Cette œuvre fut interrompue par une effroyable tragédie où Alexandre II perdit la vie, le 13 mars 1881. L'ukase qui proclamait la réforme constitutionnelle devait paraître le lendemain même de ce jour funeste : inutile de dire qu'il ne parut pas et qu'il fut rejeté aussitôt dans les archives secrètes où il dort depuis cette époque.

Quel était au juste le plan de Loris Mélikoff ? On ne le sait pas, puisqu'il n'a jamais été publié et qu'il a été conservé dans le plus grand secret depuis 1881. Bien rares doivent être les hommes d'état de Russie, qui, ont pu jeter les yeux sur ce document. Mais de temps en temps on demande encore si l'ukase de liberté ne va pas paraître et les politiques perspicaces disent qu'il faudrait chercher dans ce plan mystérieux les voies de salut de la Russie.

Le règne d'Alexandre III fut marqué par une réaction générale. La religion est en Russie la vraie base de l'Etat. La plus haute autorité, celle qui étend son action sur toute la vie morale et sociale de la Russie, c'est le Saint-Synode, dont le président, depuis de longues années, est Pobiedonoszew, celui qui vient d'excommunier Tolstoï.

Pobiedonoszew est regardé comme le personnage le plus important de l'empire après le tsar ; c'est lui que l'on tient pour l'inspirateur de la politique de réaction. On lui doit en grande partie l'organisation des écoles de paroisses qui ont été établies dans les campagnes pour élever les jeunes russes dans le respect et l'observance des principes traditionnels. Comme la religion est la base de l'Etat, elle est aussi la base de l'enseignement populaire. Tout le programme d'études est un programme religieux. L'Eglise n'est pas seulement une église d'état, mais elle est l'Eglise de l'Etat, en sorte que l'Etat et l'Eglise constituent un seul et même organisme.

Nicolas II, le souverain actuel, qui a conservé l'alliance franco-russe, a vu jusqu'à présent son régime partagé entre les deux tendances : d'une part la tendance libérale et constitutionnelle qui avait si bien commencé à se développer sous Alexandre II, d'autre part la tendance absolue qui a repris tout l'avantage sous Alexandre III.

Et voilà qu'on annonce maintenant l'exil de Tolstoï, ce personnage extraordinaire par son génie, par la noblesse de sa race, le grand ami des Tsars, qui était seul capable de tenir en balance l'autorité de Pobiedonoszew.

Un jour Tolstoï avait appris qu'un étudiant avait été arrêté parce qu'il possédait un livre (illégitime) qu'il était l'auteur ; aussitôt Tolstoï va trouver le colonel de gendarmerie et lui dit :

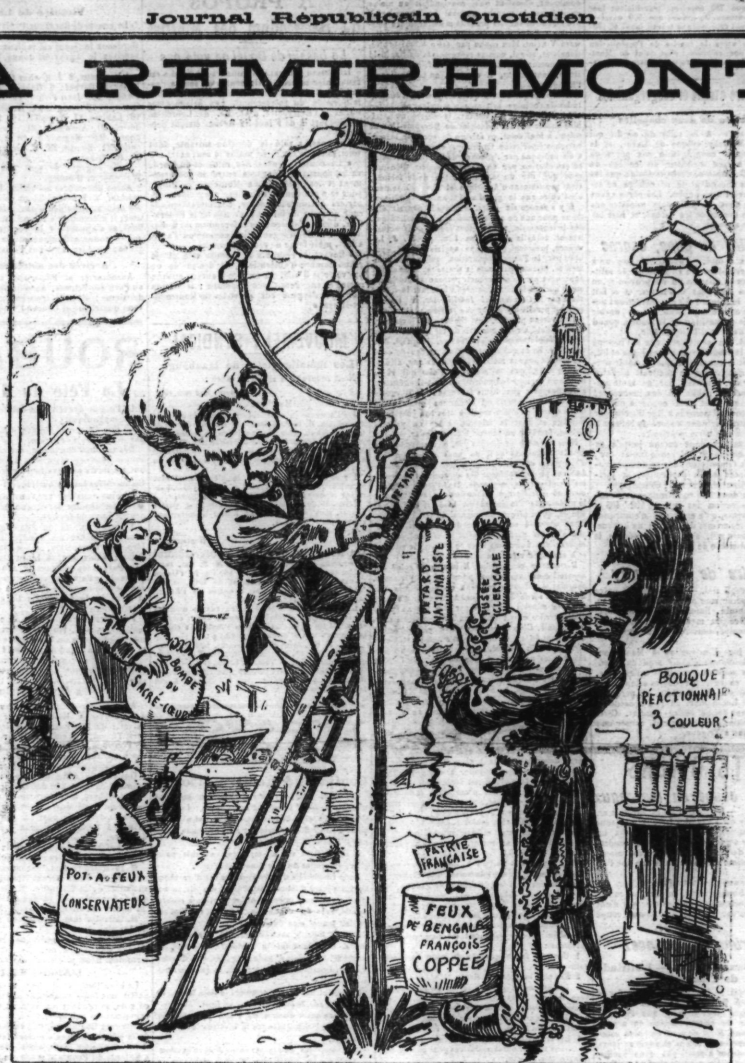
« Ce n'est pas l'étudiant qu'il faut arrêter, c'est moi. » Le colonel le saluant avec respect, lui répondit : Oh ! pour vous, nos portes ne sont pas assez grandes pour vous recevoir ! »

Mais la Russie est assez grande pour contenir Tolstoï. La Russie est assez grande pour contenir un vaste idéal. Les amis de la Russie en France souhaitent ardemment de la voir marcher dans les voies de la tolérance et de la liberté, qui sont les voies de l'avenir.

Hector DEPASSE.

Nous publierons demain la Chronique de la Semaine, *de notre collaborateur* Emile Laporte.

A REMIREMONT



Méline vient de tirer un feu d'artifice contre le Ministère de la Défense républicaine

Coin des Poètes

L'ALOUETTE

La campagne est prévenue et blanche ; le sommeil
A cloué les yeux brûlés, prostré les membres vaincus ;
Et les moulins sans brise ont arrêté leurs moules,
Où le moisson s'écroule en flot lourd et vermeil.

Au bois-dormant le champ que l'on fauche est pareil
Qu'entend les criris sauter dans les étoules ;
Mêles brana moissonneurs couchés au pied des meules
Attendent qu'un nuage ait voilé le soleil.

Il brûle, triomphant, dans l'azur implacable ;
Les songes inquiets, que sa splendeur accable,
Désirent la fraîcheur de l'ombre et de la nuit...

Mais, droit montant vers l'Astre idéal qui l'enfoit,
Immobile dans l'or et son rêve chétif,
Une alouette grise aux plus hauts cieux grisolle.

Edmond BLANGERNON.

Chronique parisienne

LE CHRIST PROTESTE

PAR

Octave MIRBEAU

Mon père, éloigne de moi ce Béraud...

— J'avais pu tromper la surveillance des gardiens et rester, après la fermeture des portes, dans l'une des galeries du Salon.

— Lequel ? interrompit une voix.

Je répondis :

— En vérité, voilà une sotte question... Et l'on voit bien que ce n'est pas un véritable artiste qui la pose... Quand on dit « le Salon », monsieur, il va de soi qu'il en s'agit que de la Société nationale des beaux arts...

C'était une fière réponse et qui, je dois le dire, impressionna fortement l'assistance... Pourtant, quelqu'un se leva qui, la bouche furieuse, les gestes grimaçants, proféra :

— Permettez !... permettez !... Je proteste au nom de tous les Bouguereau et de tous les Constant. Le vrai Salon... le seul Salon où l'on peint... le Salon unique digne de ce nom de Salon, est celui de la Société des Artistes français...

Alors, une discussion farouche s'engagea.... On se jeta à la figure des noms de peintres pris dans le sens des plus flagrantes obscurités et des plus outrageantes insultes... Et je ne sais ce qui fût advenu si M. Henry Roujon, qui se trouvait parmi les nombreux invités, n'était intervenu.

— Je vous en prie, messieurs, supplia-t-il d'une voix douce... avec des gestes onctueusement pendulaires...

Et, devenant éloquent, il ajouta :

— Ne rallumons pas l'incendie éteint et les flammes mortes, comme disait Baudelaire... Il n'est pas de Salon meilleur l'un que l'autre... vous pouvez me croire, moi qui dirige les beaux-arts... et qui les récompense... Tous les Salons sont également admirables... Voyons... à quoi reconnaît-on qu'une Société d'art quelconque est supérieure à une autre Société d'art ? Au nombre plus grand de ses sociétaires décorés... N'est-ce pas ?... Pour n'avoir pas d'autre critérium plus précis... d'autre étalon plus juste... si j'ose dire... pour l'art en soi...

— C'est vrai !... C'est vrai !

— Eh bien... messieurs... il y a exactement le même nombre d'artistes décorés dans chacune de vos deux Sociétés... La statistique est là... irréfutable... vous pouvez la vérifier... Donc... égalité de génie... puisque égalité de décorations...

Le tumulte se calma instantanément... Je pus reprendre mon récit, dans un silence absolu... La discipline est une belle chose, chez les artistes nationaux aussi bien que chez les artistes français...

— ... J'étais donc resté, depuis la fermeture des portes, dans l'une des galeries du Salon... C'est une manie que j'ai maintenant... je ne puis bien voir la peinture et le sculpture que seul... et dans le silence... Les poussées... les bousculades... les murmures de la foule m'ôtent toute émotion, tout jugement personnel, abolissent réellement en moi le sens critique... énervent tout ce qu'il peut y avoir dans mon esprit de facultés admiratives... J'en arrive à ne plus établir la moindre différence entre des blocs de stéarine et les œuvres de M. Saint-Marceaux, aimées de M. Loubet. C'est grand'pitié !...

Et puis, vraiment, le Vernissage, avec ses rites si anciens, et ses déjeuners... Boldi et Boldini... tant de personnalités si parisiennes, en mal d'esthétique... et la poussière de tout cela... C'est au-dessus de mes forces, maintenant !... J'attendis donc que le vigilant M. Guillaume Dubufe eût terminé sa ronde, et que fût parti le dernier gardien... Et je me mis en marche à travers les galeries silencieuses et désertes... Je ne connais rien de plus impressionnant... Nul autre bruit que le bruit de mes pas, et, çà et là, sur les murs... le léger craquement du vernis des tableaux...

C'est l'heure où les figures peintes et sculptées se détendent... où les soleils couchants sur la mer... les fleurs dans les vases... les forêts matinales... les horizons et les ciels prennent des aspects moins agressifs, et s'harmonisent un peu, se simplifient, sous la couche de poussière qui les recouvre !... Heure exquise des intimités de l'art par qui s'uniformise le tableau national et le statut français. Tout à coup, j'entends qu'on m'appelait... Qui donc pouvait m'appeler dans cette solitude et dans ce silence ?... Je regardai autour de moi. Personne !

C'était une voix douce et plaintive... et profonde aussi... et sourde... sourde... quelque chose comme une voix prisonnière dans une table de spirite !... Elle semblait venir, cette voix, tantôt du plafond, tantôt du plancher... je ne sais d'où... Peut-être l'âme errante de M. Guillaume Dubufe !... Je m'arrêtai, le cœur battant, la gorge serrée... Et, machinalement, je tournai la tête vers la gauche, car il m'avait semblé, à ce moment même, que la voix me venait du mur de gauche... Ce n'était pas une illusion... Qui la voix continuait à m'appeler, de plus en plus plaintive... supplicatrice et douloureuse, même... une voix où se mêlaient des sanglots... et qui, malgré cela, se faisait plus distincte...

« Arrête-toi... arrête-toi ! » J'entendis clairement et à plusieurs reprises ces mots... En même temps, j'observai que le principal personnage d'un tableau remuait, agitait les bras... la tête... et me faisait des signes avec ses mains... Je n'aime pas beaucoup à constater des choses surnaturelles... et, tant que je peut, j'éloigne toute idée de mystère... D'abord, je pensai que ce tableau était un tableau mécanique, comme on en voit dans les bazars à trente sous, et qu'actionne un mouvement d'horlogerie caché derrière la toile...

Je dus renoncer bien vite, pour l'honneur des bazars, à cette supposition... Ce tableau était si visiblement manvais, si exceptionnellement mal peint, si inférieur à tout ce que j'avais vu, jusqu'ici, dans ce genre, que je ne pouvais croire, au seul instant, qu'il se fût trouvé un industriel assez dénué de ce goût spécial, pour faire de celui-ci, tout un tableau à horloge, soit un tableau barométre, soit un tableau à musique... Et mon embarras était extrême, quand m'étant approché, j'entendis ceci, distinctement :

— Arrête-toi... je t'en supplie ! Je suis le Christ de M. Jean Béraud... (1).

Une immense pitié m'emplit le cœur.

— Ah ! pauvre Christ !... ne puis-je m'empêcher de m'écrier... Est-ce possible ?

Le Christ me dit :

— Tu vois bien !...

Et, reconnaissant, il me remercia.

— Comme tu es gentil de m'avoir entendu... les autres passent... passent... et ne veulent pas m'écouter...

Puis, avec une joie amère :

— Enfin !... soupira-t-il... je vais donc pouvoir soulager un peu mon cœur, dans le cœur d'un ami

— Je le plains beaucoup, car... après tout... tu ne méritais pas ce dernier supplice !...

Il s'écria :

— Crois-tu que j'ai pas de chance, tout de même !... Mais ils ne peuvent donc pas me laisser tranquille !... Qu'est-ce que je leur ai fait, surtout à ce Béraud, mon Dieu !... Le diable sait si l'on m'a mis à toutes les sauces... et si j'en ai vu de toutes les couleurs, depuis ma mort !... Maître Béraud !... Pourquoi s'acharne-t-il sur moi avec une si persistante férocité ? Ah ! il m'embête, à la fin !... et je proteste !... Que ce Béraud peigne des petites femmes nues ou décolletées, dans des tableaux à rehaussés toutes les chromolithographies de la terre... c'est bien... je ne suis pas critique d'art... et je n'ai rien à y voir... Mais moi ?... Est-ce que cela le regarde, ce Béraud, si parisien ?

— Armand Silvestre a dit de lui, pourtant, que c'était le moderne Mantegna ?

— Le Mantegna du quartier de l'Europe ?... Oui ! Le Mantegna des petites cocottes en papier ! C'est à ne pas croire des choses comme ça !... Ecoute !... Tu sais si les peintres symbolistes m'ont mis souvent en colère... et d'où m'est souvent dégoûté de ma divinité ?... Avec eux... j'avais l'air d'un pauvre Christ poitrinaire... d'un Christ d'hôpital... d'un Christ uraniste... Et que dessin !... Quel galbe... C'était à pleurer... et j'ai hurlé, je l'assure, bien des fois... Mais si affreux que cela fût... c'était encore supportable à côté de ce Béraud !...

Souffrir ? Mon Dieu... je ne bronche pas devant la souffrance. C'est mon destin... et, si tu veux... mon métier... Je commence à souffrir... au delà même de ce qu'autrefois j'ai souffert... Je veux bien... oui, je veux bien recommencer, sous les injures de la foule, sous les coups de lanières, sous les éclaboussures gagistes... toutes les stations du calvaire... La couronne d'épines... la crucifixion... le coup de lance au flanc... ils saint rouge de l'opaque... soit !... je les accepte encore... Mais ce Béraud !... ah ! non... non... non !... J'en ai assez... j'en ai trop !... Je ne suis plus... j'ai beau être un Dieu... je n'avais pas prévu moi, ce Béraud !...

Ah ! si, avant de commencer mon sacrifice pour le rachat des hommes, j'avais pu deviner, j'avais pu supposer que, deux mille ans plus tard, je serais peint, repeint et surpeint par ce Béraud... ma foi !... je l'avoue que j'y aurais renoncé... Et l'humanité se serait privée d'autre chose sans moi, comme elle s'en est privée... Car, enfin... c'est intolérable... de voir un tel peintre, dans de semblables compositions, s'acharner sur ma œuvre carcasse divine ?... Il me déshonore, à tout jamais !... De quoi se le plaint-il ? Et ce droit d'être un Dieu, ce droit que j'ai payé de toute ma chair torturée, et de tout mon sang... qui donc osera, désormais, le revendiquer ouvertement ?... Qu'on me ramène à Pontoise !... Qu'on me recloue sur ma croix !... Je serai mieux ce là...

J'essayai de le consoler... Mais il ne voulut rien entendre...

Octave MIRBEAU.

(1) Voir dans notre numéro du 5 mai l'appréciation du tableau de M. Béraud par notre collaborateur Léonel Mayon.

L'ESPRIT D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Le christianisme a rampé d'abord sur la terre pendant plusieurs siècles, ignoré, caché, répandu lentement dans le peuple. Quelques souverains l'adoptèrent : alors ses progrès se firent plus rapidement et d'une manière éclatante ; mais dans son plus haut point de grandeur, jamais il n'est parvenu à occuper la quinzième partie de la terre.

VOLTAIRE.

HORS FRONTIÈRES

LETTRE DE BERLIN

LA CRISE MINISTÉRIELLE

Impuissance gouvernementale. — Guillaume s'incline devant les hobereaux. — Demi-mesure. Le chancelier chancelant.

Berlin, 3 mai.

La crise ministérielle a éclaté. Le droit ne voulait adopter le projet des canaux que si le gouvernement entrait résolument dans une politique de protection agricole, Elle demeurait tenace dans sa résolution et elle a eu raison du ministère qui tombe en avouant son impuissance et laisse la couronne en état de brouille avec les hobereaux.

De certains côtés, on conseillait à Guillaume II d'accepter, de relever le défi des ultras, de dissoudre le Landtag et de donner, avec des portefeuilles, l'appui octroyé de l'autorité à des libéraux. C'eût été une revolution — si plus ni moins.

De tout temps les Hohenzollern ont gouverné avec la noblesse. Il est vrai que la force apparente de cette classe tient moins à sa richesse ou à son influence propre qu'à la faveur royale. Les hobereaux sont surtout. Ils occupent toutes les places, depuis celles de *landrath* jusqu'aux grandes charges de la cour.

Il semble donc qu'il eût suffi au souverain de retirer sa main, de ne pas le soutenir, de ne même, pour en avoir raison. Cela est vrai, du moins dans une certaine limite. Et pourtant Guillaume s'incline, il recule, il recule toujours devant cette résolution héroïque.

C'est que, malgré tout, il sent la solidarité entre cette classe et son trône. A affaiblir, à briser l'aristocratie, il craint de se priver d'un plan qui lui est cher, mais il compromettrait l'ordre social, il en ébranlerait l'une des bases ; gouverner sans et contre les hobereaux, ce serait entrer dans la voie révolutionnaire, se rapprocher de la monarchie bourgeoise.

Ces considérations ont prévalu. On s'est décidé, en haut lieu, à provoquer le Landtag, sans rien faire de plus. Point de dissolution. Les message royal, tout en marquant l'irritation du souverain, ne prononce point de mot irréparable. C'est une querelle, mais une querelle d'amoureux, avec la réconciliation à l'arrière-plan.

Il y a pourtant un bonc éminente. C'est le Ministre Miquel. Il paye pour ses sous-politiques.

C'est lui qui, par sa faiblesse, avait encouragé la fronde hobereaux. C'est à lui, pour éviter une rupture, avec prudence et lui adopter l'idée des compensations. C'est lui qui l'on rend responsable de l'obstination de Guillaume.